DOCTEUR KARL.

LES HÉTÉROGÉNISTES

DANS LES

GLACIERS

DE LA MALADETTA

La science est un trésor dont l'usage fait le prix. SAADI.

(Gulistan, traduit du persan, par Duryer, 1634.)

TOULOUSE,
IMPRIMERIE PH. MONTAUBIN,
PETITE RUE SAINT-ROME, 1.

1863.

Le 21 août dernier, dans le laboratoire de M. Boileau, pharmacien à Bagnères-de-Luchon, trois savants docteurs travaillaient comme quatre; MM. A. Pouchet, membre de l'Institut, directeur du Muséum d'histoire naturelle de Rouen ; N. Joly, professeur de physiologie à la Faculté des Sciences de Toulouse, et Ch. Musset, chef d'institution, préparaient leurs armes. Ils allaient, le surlendemain, livrer une grande bataille sur les sommets glacés de la Maladetta. De sang, il n'en serait point versé ; car si la guerre est une science, la science n'est pas la guerre. Ils allaient livrer une grande bataille à une idée fausse, à une hypothèse gratuite, et pourtant si bien ancrée dans certains esprits prévenus, que, depuis cinq ans, malgré les terribles secousses qu'ils lui ont imprimées, elle est encore

debout. Cette hypothèse, c'est la *Panspermie* de Bonnet et la *semi-panspermie* de M. L. Pasteur.

Empruntant à l'ignorance antique une croyance ridicule, Bonnet sature la création de germes près d'éclore, flottants partout dans l'atmosphère, d'où ils tombent dans les infusions pour s'y multiplier en nombre incalculable : c'est la *panspermie*.

M. L. Pasteur, chimiste éminent, après avoir admis cette hypothèse dans son intégrité et avoir cherché à la prouver, l'a bientôt après coupée en deux.

Voici ses propres paroles :

« Il n'y a pas, dans l'atmosphère, continuité » de la cause des générations spontanées ; il est » toujours possible de prélever en un lieu déter- » miné un volume notable, mais limité, d'air ordi- » naire, *n'ayant subi aucune espèce de modification* » *physique ou chimique*, et tout à fait impropre » néanmoins à provoquer une altération quelcon- » que dans une liqueur éminemment putresci- » ble (1). » C'est la *semi-panspermie*.

MM. Pouchet, Joly et Musset affirment au contraire :

1° Que le nombre de germes, c'est-à-dire d'œufs d'infusoires et de spores de champignons flottant dans l'atmosphère, est très restreint;

2° Qu'une liqueur putrescible, mise en rapport avec une quantité suffisante d'air pur et pris en un lieu quelconque, est toujours féconde.

(1) L. Pasteur : Examen de la doctrine des générations spontanées. *Annales des Sciences naturelles*, tome XVI, page 76.

Tel est l'esprit des deux camps ; l'un affirme la génération spontanée, l'autre la nie. En France, la Science officielle qui siége à l'Institut, a décerné une couronne *équivoque* (1) à M. L. Pasteur. MM. Pouchet, Joly et Musset comptent un nombre d'adhérents bien autrement imposant, mais c'est dans les rangs de ceux qui ont *quitté le maillot classique*, pour me servir de l'expression d'un savant professeur à la Faculté de médecine de Paris (2). J. Wyman, en Amérique ; Schaafhausen, en Allemagne ; Mantegazza et Ezzio Castoldi, en Italie, ont confirmé leurs expériences. Richard Owen, un des plus grands physiologistes des temps modernes, déclare formellement que les *expérimentateurs français* ont démontré la réalité de la génération hétérogène, et dans un article récemment publié par la *Revue des Deux-Mondes*, l'auteur avoue, mais à regret, que la génération spontanée accapare toute l'Allemagne pensante.

(1) *Équivoque!* car le prix Alhumber a été donné à M. Pasteur, après la retraite volontaire de tous ses concurrents, pour avoir démontré dans l'atmosphère *la présence de certains germes*. Le savant rapporteur a solennellement proclamé *que le temps seul pouvait juger la question*, mise au concours, *des générations spontanées*.

(2) Voici ce qu'écrivait à un ami de la province l'éminent professeur de la Faculté de médecine de Paris :

« Depuis que j'ai quitté le maillot classique et que je pense un peu par moi-même, je me suis rangé parmi les partisans de la génération spontanée, et la seule chose qui me surprenne, c'est qu'il y ait de bons esprits capables d'accepter l'invention ridicule de la panspermie. Mais n'espérez pas qu'un seul panspermiste se convertisse. Plus j'étudie la marche du progrès et plus je constate que la faulx du temps est seule capable de le réaliser, car il n'y a que la mort qui mette un terme à l'obstination des savants. »

La lutte est donc vive, grande, sérieuse, car la question est grave. De part et d'autre, les chefs font un feu nourri d'expériences ingénieuses, remarquables, fécondes en résultats pour la science. Le jour n'est pas loin, je le pressens, où la pure vérité, se dégageant, va donner raison aux uns, sans infliger un complet démenti aux autres; car moi qui ai suivi, dès le commencement, toutes les phases de la lutte, je suis convaincu que les résultats obtenus par les adversaires sont infiniment plus concordants qu'on ne se plaît malheureusement à le croire. Malheureusement, dis-je, parce qu'ici comme ailleurs, des esprits mauvais ou ignorants se sont rencontrés, qui ont enveniné ou embrouillé les débats, et nous félicitons hautement les chefs d'avoir renié de tels auxiliaires ou méprisé de tels antagonistes. Pour moi, je le répète, les expériences de part et d'autre se confirment mutellement plus qu'elles ne s'excluent; j'ajouterai même, probablement au grand étonnement de M. Pasteur, que toutes les siennes sont encore plus confirmatives de la génération spontanée que celles de MM. Pouchet, Joly et Musset. En effet, M. Pasteur, qui n'est que chimiste, et se sent mal à l'aise sur le terrain de l'embryogénie, appelle à son secours tous les agents destructeurs de la vie; il brûle l'air et le traite par les acides les plus énergiques. Or, comme, malgré tant de précautions, il lui arrive souvent de trouver ses infusions fécondes, il se tire d'affaire, en prétendant qu'il avait renfermé le loup dans la bergerie, et, faisant meilleure garde, il multiplie les précautions qui ne sont guère plus efficaces.

MM. Pouchet, Joly et Musset, qui ne sont que physiologistes, s'avancent aussi à contre-cœur dans le laboratoire du chimiste ; ils usent bien du feu et et des acides (c'est même ainsi qu'ils ont à tout jamais renversé de fond en comble les fameuses expériences de Schultze et de Schwann[1], mais ils n'en abusent pas ; ils cherchent autant que possible à se rapprocher de la nature ; ce qui est infiniment plus rationnel, et parfois moins rigoureux.

Trahit sua quemque *scientia*.

Ces explications un peu longues, mais nécessaires, étant données, revenons à nos trois docteurs, cuisant eux et leur infusion dans le laboratoire de M. Boileau.

Voici, me dirent-ils, une infusion de foin filtrée que nous allons soumettre, dans ces matras à long col, à une ébullition prolongée, et nous les fermerons à l'éolipyle pendant l'ébullition même. Ceux-ci vont être remplis de l'air de Luchon, ceux-là seront ouverts et refermés à la Rencluse, et ces derniers sur le sommet de la Maladetta. Quelques-uns resteront ouverts, à Luchon, et enfin quelques-autres seront privés d'air. L'expérience est longue, parce que l'ascension n'est pas courte ; elle est même, dit-on, très pénible, périlleuse, un peu trop coûteuse ; mais, avec de bons guides, de bonnes chaussures, de bons jarrets, de bonnes cordes, de bons bâtons et de la bonne volonté, nous atteindrons le but, et si nous éprouvons quelque crainte, c'est plus pour le col des ballons que pour le nôtre. — Il n'est point facile, en effet, de transporter si

loin des matras effilés en aiguilles. Le moindre choc peut tout compromettre et donner pour résultat, à tant de fatigues et de dangers, une amère déception. Ce qu'il y a de plus difficile dans une expérience, c'est l'imprévu ; or, il y en a toujours. M. Pasteur fut arrêté dans celles qu'il fit sur le Montanvert, parce qu'il n'avait pas prévu l'invisibilité d'un jet de vapeur d'alcool enflammé. Le lendemain il opéra dans de meilleures conditions, qu'il a tenues soigneusement cachées ; c'est peu charitable.

Nos trois docteurs délibérèrent sur la grave question de la *Casse* et se mirent à emmailloter leurs chers ballons avec des soins qui rappelaient la tendresse d'une nourrice.

II.

Le lendemain matin, 22 août, les préparatifs étant terminés, savants spontéparistes, amateurs touristes, guides, vivres et chevaux étant réunis devant l'hôtel Sacaron, la caravane partit : les jeunes en avant, à cheval, voile bleu au vent, fouet en l'air, le printemps sur les lèvres et dans le cœur ; les anciens à l'arrière-garde. Ceux-ci étaient cependant les mieux partagés ; s'ils n'avaient pas la jeunesse pour eux, ils l'avaient avec eux. Une charmante et jeune amazone jetait sur leur barbe grise le moelleux reflet de ses grands yeux de velours, et sur le fond sérieux de la conversation, les traits brillants de son esprit : une

fleur sur la mousse ! Mais tout bonheur dure peu.

Arrivés à l'hospice, l'aspect effrayant du Port de Vénasque intimida notre gracieuse compagne, qui la crainte au cœur, les larmes aux yeux, nous donna le salut; et nous partîmes à cheval, sous la protection de ses vœux et sous l'aile de la Providence.

III.

De Luchon à l'Hospice, la route pratiquée sur les flancs des montagnes, parallèlement à la vallée de la Pique, est vraiment admirable par la végétation splendide qui en ombrage les bords. Pins, sapins, mélèzes, hêtres et bouleaux s'y livrent une lutte d'amour-propre qui tourne au profit de tous : chacun monte sur les épaules de son voisin pour regarder plus à l'aise, par dessus sa tête, les sommets neigeux de la montagne et l'abîme profond où roule en grondant le torrent tortueux qui déchire plus qu'il ne baigne leurs pieds. L'Hospice est bâti au fond d'une gorge profonde, circonscrite à l'est par le Pic de la Mine, à l'ouest par le Pic de Sauvegarde, au midi par le Port de Vénasque.

Quant à l'Hospice même, c'est une vilaine maison dont je ne dirais rien, si la charité chrétienne ne m'obligeait à conseiller aux touristes de ne pas lui demander l'hospitalité. Jamais dénomination ne fut plus dérisoire, si ce n'est celle de Pont-Euxin. On nous a bien dit que, pendant l'hiver,

les voyageurs y trouvaient de quoi dégeler leurs mains glacées et réconforter leur estomac languissant : mais nous avons lieu de croire que l'aubergiste se dédommage les jours de soleil. Partons-en au plus vite, en avant la caravane !

Voilà qu'à 200 mètres de distance, nos chevaux s'arrêtent dans le lit même de la Pique qui coupe la gorge en écharpe, et hument avec délices l'eau glacée du torrent. Jamais de ma vie, je n'avais vu des chevaux boire si abondamment : un instant je me crus à cheval sur un chameau. Mais l'un de nos savants en tirait en silence de bien autres conséquences ! Mieux à cheval sur les principes transcendants de la physiologie que sur son coursier, il se faisait ce raisonnement, lequel est des plus logiques : puisque ces *quadrupèdes solipèdes à cinq doigts virtuels* (1) absorbent une si prodigieuse quantité d'eau, c'est évidemment pour subvenir aux besoins des fonctions de transpiration et d'exhalation cutanées qui seront considérables. J'en conclus que l'ascension va être pénible, par conséquent périlleuse ; du reste, mes yeux me le démontrent ; alors que vais-je devenir, moi, père de sept enfants, mais vierge d'équitation ?

Quelques minutes après, étonnante métamorphose, notre savant professeur de physiologie tenait la tête de la colonne. Ah ! c'est que l'air des montagnes enivre l'esprit et le cœur, et de

(1) Voir *Pentadactylie*, par MM. Joly et Lavocat, Toulouse, 1852.

trop grandes choses intéressent les regards pour songer à soi-même. Au niveau du premier lac bleu, que nous trouvâmes sur notre droite, nous jetâmes un dernier regard, en bas et en arrière, pour donner aux amis, laissés à l'Hospice, et à notre regrettée amazone, un dernier signe d'adieu.

Nous montions à présent dans l'inconnu. Une route en spire de colimaçon, et rasant souvent les bords de précipices affreux, permet de monter péniblement jusqu'au Port de Vénasque : là, une croix scellée à droite sur un rocher, avertit le voyageur qu'il sort de France et entre en Espagne. Nous saluâmes la patrie du Cid, à laquelle nous allions vainement demander un gîte pour la nuit dans ces sites sauvages. Du haut du Port, le panorama est splendide : à l'Ouest, les pics neigeux des montagnes d'Aragon ; à l'Est, ceux de la Catalogne, et en face les sommets glacés de la Maladetta se dressent majestueusement au-dessus des nuages qu'ils transpercent. Nous mîmes pied à terre pour laisser nos coursiers reprendre l'haleine qu'ils avaient perdue dans les cinq dernières minutes de l'ascension du Port ; car, pour ne pas y faire naufrage, il faut les animer comme dans un hippodrome, de la voix, des éperons et du fouet, activer leur allure pour que la vitesse acquise contrebalance sur ce plan incliné l'action de la pesanteur qui entraînerait chevaux et cavaliers au fond d'un abîme de quelques centaines de mètres de profondeur : c'est un assaut plus qu'une ascension. Mais, nous l'avons déjà dit, la majesté

du spectacle fait vite oublier les fatigues et les dangers : les chevaux eux-mêmes doivent y être sensibles. Pourquoi non ? Tout vit et sent dans la nature : le cœur de l'oiseau bat plus fort pour presser sa couvée, et je ne sais point si dans leur corolle, l'étamine et le pistil ne se disent rien de l'amour.

Cependant, l'enthousiasme ne résiste pas à l'instinct de la conservation, plus simplement à la peur. La vue de la pente abrupte que nous allions descendre, chassa l'idéal et nous ramena du ciel sur la montagne. Nous marchions sur des schistes redressés, dont les lames tranchantes striaient la chaussure au profit des cordonniers; c'est ainsi que, clopin-clopant, nous arrivâmes à travers la Penna-blanca, au fond de la vallée où roule le torrent d'Essera, un des principaux affluents de l'Ebre. Il prend sa source et sa course aux glaciers de la Maladetta, passe sous la montagne, au gouffre de Turmon, pour mettre de nouveau son lit au jour, à quelques kilomètres plus loin.

On ne se doute pas de ce qu'il en coûte à ces malheureux contribuables pour aller porter leur impôt à leur receveur général ! Quelle vie tourmentée que celle d'un torrent ! Ah ! leur lit n'est pas de roses ; comment s'étonner qu'ils grondent sans cesse ?

C'est sur les bords de l'Essera que nous fîmes l'heureuse trouvaille d'un touriste au teint hâlé, à la physionomie aussi étrange qu'étrangère ! Nous lui demandâmes en français s'il était An-

glais ? Non, nous répondit-il. Allemand ? Même réponse. Alors nous lui demandâmes s'il était Français en anglais, et nous tournâmes le dos à sa maussaderie. C'était quelque Cosaque qui nous prenait pour des Polonais.

Hâtons-nous, cria le guide Lafont, il est cinq heures, et il nous faut arriver de jour à la Rencluse, sans quoi !... ce *sans quoi* suspendu nous fit venir la chair de poule. Mais non, repris-je timidement, il n'est pas cinq heures, regardez à votre montre. Ma montre, la voilà, me dit-il ; son cadran, c'est la vallée, et ses aiguilles, ce sont les ombres projetées de ces pics élevés.

Je ne puis dire que nous reprîmes notre chemin pour monter à la Rencluse, car de chemin il n'y en a jamais eu, mais nous nous dirigeâmes en zigzag à travers des blocs chaotiques, des troncs de pins brisés, victimes gisantes de la dernière avalanche, et, grâce à nos chevaux, qui firent des prodiges d'adresse et de valeur, nous nous trouvâmes, nous ne savons trop comment, sur le plateau de la Rencluse, c'est-à-dire au pied de la Maladetta. Nous poussâmes un *ouf* général, car nous sentions positivement et par démonstration *à posteriori*, que nous n'avions pas voyagé sur le duvet de l'eider.

IV.

Il était presque nuit. Le gîte qui nous ouvrait ses bras est des plus pittoresques et des moins con-

fortables. La montagne présente au couchant une espèce de creux, en forme de large calotte sphérique ; c'est là que le touriste *s'incluse* pour y passer une nuit blanche, destinée à ne réparer aucune force épuisée. Nos maréchaux-des-logis, envoyés en avant-garde, avaient coupé les cheveux à quelques arbres verts pour nous faire des matelas. C'était très bien ; mais ce qui ne l'était pas, c'est que des Anglais (il y en a partout), grands chasseurs d'isards, et qui étaient venus là pour tuer le spleen, s'étaient emparés de notre gîte. Position délicate, embarrassante, d'autant plus qu'ils étaient armés jusqu'aux dents. Nous nous envoyâmes mutuellement nos guides en qualité d'ambassadeurs. On parlementa, on gesticula, et, quelques minutes après, nos plénipotentiaires nous apportaient un traité de paix par lequel les Anglais nous concédaient les trois quarts de la place, se réservant le droit de se coucher dans un coin où, par un temps de pluie, l'eau tombe en cascade, et surtout le droit de ne pas nous adresser la parole. La clause afférente à la cascade est caractéristique, car les Anglais, qui ont un étonnant instinct du confortable, s'étaient munis de parapluies, instrument antipathique aux Français qui n'en veulent pas.

Mais comment trouvez-vous la clause afférente au droit du silence? Etre à 300 lieues de sa patrie, perdus dans des sites sauvages, en pays inconnu : coucher côte à côte sur des sommets escarpés et sous le pavillon constellé du ciel ; manger à la même table (non, il n'y en avait pas), et ne pas

desserrer les dents autrement que pour mâcher ! C'est très drôle, diablement original, énormément Anglais ! Hâtons-nous de dire que nous parlâmes assez pour tous.

Mais nous fûmes tout-à-fait dédommagés de l'ennui que nous avait occasionné le différend Anglo-français par la survenance d'un jeune et savant ingénieur des mines, M. E. Nivoit. A le voir cassant des roches, les éventrant pour lire, comme un aruspice, dans leurs entrailles si dures, ou l'eût pris de loin pour quelque cantonnier en fonction ; mais aux premières paroles nous reconnûmes que nous avions devant nous un jeune homme aussi modeste que savant. Nous échangeâmes nos cartes de visite, oubliées dans nos poches, et nos Anglais purent s'apercevoir que nous connaissions et pratiquions la *gentlemanerie*.

A peine descendus de cheval, nous nous laissâmes tomber sur notre lit de verdure capillaire. Les touristes crièrent la faim, mais nos docteurs crièrent les ballons Comme ils les avaient emmaillotés, ils les démaillotèrent : prudence, précautions furent mises en usage ; et quelle joie, quand ils virent que pas un seul n'avait le col cassé ! Il y a un Dieu pour les savants !

Quelques instants après, le couvert se trouva mis d'une façon fort proprette, et nous nous attablâmes. Jamais bouches humaines n'ingurgitèrent tant d'aliments en quelques quarts d'heure ! Trois aigles qui planaient au-dessus de la montagne poussaient des cris de détresse en nous voyant ainsi dévorer, et se disaient en leur langage : Nous sommes

volés, ce sont des vautours. Quand le corps fut content, l'esprit fut à son aise ; alors nous nous dispersâmes un peu partout ; qui sur le torrent, qui dans la vallée, qui dans la montagne. Mais MM. Pouchet, Joly et Musset se mirent immédiatement en devoir de remplir leur mission scientifique. Je les observais du haut d'un rocher, car ils nous avaient priés de nous éloigner d'eux pour éviter une objection de plus, à savoir la poussière de nos habits. Eux-mêmes prirent à cet égard des précautions extrêmes ; ils ôtaient leurs vêtements, passaient dans la flamme de leur lampe éolipyle le col des ballons, chauffaient la lime avec laquelle ils cassaient les pointes des matras, en levant leurs bras en l'air, à la façon de M. Pasteur et des prophètes ; puis, agitant le liquide pour y dissoudre une plus grande quantité d'air (fait très important), ils refermaient immédiatement, mais non sans peine, leurs matras ouverts. Cette manœuvre se prolongea jusqu'à une heure avancée de la nuit, et déjà plusieurs des nôtres et des autres étaient étendus sur leurs matelas de feuilles, que ces savants travaillaient encore. Moi, je prêtais l'œil à leurs expériences, l'oreille au bruit infernal du torrent tombant dans les abîmes, et ma pensée à Dieu.

Un grand feu, ou plutôt un bûcher de Sardanapale, alimenté de troncs entiers de sapins, allait nous protéger contre le froid très vif à ces grandes hauteurs. La flamme s'élevait en grands tourbillons fuligineux, mais odorants, et son reflet donnait à nos physionomies fatiguées une teinte

sépulcrale. Enfin, chacun s'installa pour dormir, les uns se servirent de selles en guise d'oreiller, les autres de pierres, d'autres de rien. Mais personne, à l'exception des Anglais retirés sous leur tente, ne sentit la mauvaise odeur, si salutaire, des pavots de Morphée. Chacun, sous prétexte de n'éveiller qu'un de ses voisins, lui faisait part à voix basse de ses impressions. — Qu'avez-vous? disait l'un ; une attaque de nerfs? vous vous démenez comme un diable dans un bénitier. — Tiens, disait l'autre, je ne compte cependant pas d'ancêtres parmi les lépreux ; je ne puis comprendre d'où me viennent ces démangeaisons ! — Mais regardez, me cria-t-on, nous avons tous un énergique prurigo. — Horreur des horreurs ! nous étions couverts de puces et de fourmis qui nous broutaient vivants. — *Pulex irritans et formica herculeana*, répondit un docteur d'un ton grave. Quelles épithètes consolantes ! Mais j'étais en proie à un bien autre tourment ; j'avais lu, dans une relation de cette même ascension par M. Soubeiran, que, pendant la nuit, des rats trottinaient sur la figure et grignotaient le nez et les oreilles. Or, vous saurez que moi, qui ai du courage à souffleter un lion, je ferais, pour fuir un rat, le miracle impossible de passer par le trou d'une aiguille. Mais ma frayeur était gratuite, car de rats je n'en ai vu aucun. Je ne mourrais content qu'à la seule condition de faire payer avec usure à M. Soubeiran la peur que sa narration m'avait inoculée. C'est au milieu de cette piquante société que nous avons passé la nuit la plus blanche de notre vie. Le jour

parut; notre premier regard tomba sur les pics de la Maladetta, et instinctivement nous nous regardâmes pour lire dans nos yeux les impressions que nous éprouvions. Je ne sais si nos membres, rompus de fatigue, influaient sur nos idées, ou si la vue de ces pics nous assurait trop de périls, mais nous nous répondîmes tous par un morne silence ; à la joyeuseté du soir et même de la nuit succédait l'abattement. Chacun prit l'équipement propre à l'assaut; habit d'été pour l'ascension, — la respiration se chargeait du chauffage, — habit d'hiver pour les sommets, aux pieds, chaussure armée comme des mâchoires de requin, et à la main un bâton ferré. Les jeunes touristes furent les plus tôt prêts, car nos savants durent procéder encore à la toilette des ballons et les remmailloter avec des soins de plus en plus précautionnés. Tous ces préparatifs se firent dans le plus grand silence, une crainte vague s'était infiltrée dans nos veines, nous ressemblions à des soldats cinq minutes avant la bataille. La caravane partit, mais en se bifurquant. C'est le moment de donner la topographie des lieux que nous avons escaladés.

V.

La Maladetta ou la Maudite est une des plus hautes montagnes des Pyrénées espagnoles ; des glaciers et des neiges éternelles couronnent sa tête nue. Elle est flanquée à l'orient par les glaciers de Moulière, à l'occident par ceux de Craouès ; deux pics principaux, le Néthou et la Maladetta

proprement dite, comme deux gigantesques canines s'implantent sur son dos. Le premier a 3,404 mètres, le second 3,354 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer. Eh bien ! presque toutes les relations qu'on a faites ont trait à l'ascension du Néthou; nous ne parlons que des ascensions tentées par le côté nord qui regarde la France. En effet l'ascension de la Maudite est pour ainsi dire impossible par le côté septentrional.

Une fois elle a été faite par le fameux guide Barreau et par Dufrénoy, depuis illustre minéralogiste. Parvenu à moitié glacier, le malheureux guide sentit la neige céder sous ses pieds, il se trouvait sur une crevasse ; il sonde alors avec son bâton ferré, croit reconnaître la direction de la fissure et fait un bond prodigieux. Hélas ! la crevasse tournait brusquement et le courageux Barreau tombait de tout son poids sur la fente perfide. Dufrénoy, impuissant à lui porter secours, plein d'effroi pour lui-même, le vit s'enfoncer lentement dans cetabîme ! J'ai contemplé ton sépulcre, homme que trompa ton courage. Repose en paix dans ce tombeau sublime. Ta mort fut féconde puisqu'elle sauva la vie à un homme illustre, mais Dieu t'en a donné la juste récompense, car ton nom sera aussi éternel que les neiges qui t'engloutirent. Depuis ce jour néfaste, aucun pied humain n'avait foulé ces sommets maudits.

La caravane se bifurqua, avons-nous dit, les touristes se dirigèrent sur le Néthou. MM. Pouchet, Joly, Musset et moi nous affrontâmes la Maladetta. Science n'était pas, ce jour-là, synonyme de sagesse.

La pente est d'abord assez douce, les rochers sont recouverts d'une mousse tendre et d'une herbe fine, nourriture privilégiée des isards. Mais peu à peu la pente se redresse, les roes sont plus nombreux et plus dénudés, le bruit du torrent arrive éteint, l'air se raréfie, le soleil n'a qu'un pâle reflet sans chaleur, la vie s'évanouit; et le regard ne se promène plus que sur d'énormes rochers arrachés à la montagne, chauves, dispersés au hasard ; c'est l'image du chaos et de la mort. Alors commence une ascension pleine de périls ; on ne marche plus, on saute. Nos guides allaient en avant et nous à côté. En effet, plusieurs de ces énormes blocs ne reposent pas toujours par leur face la plus large ; un choc peut les détacher et cent fois la mort à celui qui se trouverait dans la direction de leur chute.

Nous suivions donc des lignes différentes. Les isards volent sur ce chaos, l'ours également, comme *tout pied plat*, se sort très bien d'affaire ; mais pour nous, je ne puis dire quelle était notre allure. Nos guides seuls, les frères Lafont, allaient, venaient, sautaient avec une sûreté de pied vraiment extraordinaire ; ce sont des grimpereaux de roches. Avec un cœur de lion, ils ont un sangfroid de glacier, un pied d'isard, un regard d'aigle, des muscles d'acier et des os de granite. Cependant ils portaient sur leur dos : caisse à vivres, caisse à ballons, nos habits d'hiver, des instruments, etc. Un de nos savants, harassé de fatigue, respirant mal à l'aise dans ces zones glaciales où l'air se fait rare, ne put achever l'ascension. Un guide

s'offrit pour le traîner attaché à sa ceinture; il y aurait eu trop de danger, nous nous y opposâmes formellement.

Notre digne et cher compagnon s'arrêta avec son guide et nous le vîmes, quelques minutes après, analyser les corpuscules atmosphériques à l'aide d'un instrument très ingénieux, très fidèle, je veux parler de l'aéroscope Pouchet. Ce n'avait pas été sans regret ni sans inquiétude que nous l'avions laissé au sein de ce chaos; mais nous ne pouvions plus reculer. Cinq à six cents mètres nous séparaient des glaciers; le chemin du ciel est de roses en comparaison de celui où nous nous traînions. Plus on monte, moins solides sont les rochers; il faut donc redoubler de précautions et de forces au moment où on n'en a plus; nombreuses furent les haltes; nos poitrines haletaient et un cercle de fer enserrait nos fronts ruisselants de sueur. Un dernier effort nous lança aux pieds des glaciers; nous les avions conquis. Mais avant tout, nous nous serrâmes mutuellement la main avec une émotion que justifiaient pleinement les dangers que nous avions courus.

Les glaciers de la véritable Maladetta sont splendidement beaux. La parole humaine est impuissante à peindre de si sublimes beautés. Qu'on se figure, mais c'est impossible, de hautes collines de glace, séparées par des intervalles irréguliers dont les parois scintillent du plus beau vert émeraude, ajoutez-y d'énormes pans de glace suspendus çà et là comme de gigantesques pyramides dans ces crevasses profondes de quelques centaines de mè-

tres. Tous les candélabres du monde ne valent pas un seul de ces lustres naturels! Là, penchés sur l'abîme, en face des horribles splendeurs de la nature, nous n'éprouvâmes qu'un regret, celui de ne pas être entourés de tous ceux qui nous sont chers, pour entonner, loin des mille faux bruits du monde, une hymne au Créateur. L'Eternel se prouve par l'immense!

Ces premiers moments consacrés à l'amitié et à l'enthousiasme, les savants se mirent à l'œuvre. S'installant tant bien que mal dans l'une des crevasses, ils allumèrent d'abord leur éolipyle, dont la flamme était parfaitement visible et tranchait sur la couleur verte de la glace. Je priais pour eux, car je craignais à chaque instant de les voir engloutis sous ces murailles d'une hauteur prodigieuse. Ils procédèrent, comme la veille à la Rencluse, en s'entourant de mille précautions que je juge fort exagérées. Ils entraient et sortaient souvent de leur laboratoire de nouvelle espèce, car le froid paralysait leurs mains et leurs pieds. Ils soumirent leur infusion à une ébullition nouvelle, et s'il est curieux de voir M. Boutigny faire de la glace dans du feu, il l'est tout autant de voir faire du feu dans de la glace. Deux heures s'écoulèrent à déboucher et à reboucher les matras. Enfin, le principal de l'expérience était acquis ; ces Messieurs avaient maintenant des matras soumis deux fois à une forte ébullition et pleins d'un air parfaitement pur, mais naturel. La question était désormais de rapporter d'abord à Luchon, puis à Toulouse, tous ces ballons, et de

savoir s'ils seraient ou non féconds. Terrible alternative! féconds, la génération spontanée comptait un immense triomphe de plus ; non-féconds, elle éprouvait un échec terrible dont difficilement elle pourrait se relever.

Pendant que nos savants s'adonnaient tout entiers à leurs expériences, s'oubliant eux-mêmes pour ne penser qu'à la science, nos guides, vivement pénétrés du sentiment de la nature, exposaient hardiment leur vie pour nous ménager une admirable surprise. A l'aide de leur bâton ferré, ils avaient pratiqué des marches d'escalier sur la croupe de la plus haute colline de glace. Venez voir, nous crièrent-ils, rien n'est plus beau !

Nous frémîmes des pieds à la tête en les apercevant perchés sur ces pentes si dangereuses. — Jamais nous ne monterons jusqu'à vous, ce serait folie ! — Mais leur sangfroid nous rendit un peu de courage ; et puis, disons-le, le péril a un attrait irrésistible sur les cœurs fortement trempés, le gouffre attire ; les sandales d'Empédocle, trouvées sur les bords du cratère de l'Etna, prouveront éternellement l'amour de l'homme pour l'inconnu, pour le merveilleux, et le mépris de sa vie pour la conquête de la vérité. Les guides étaient descendus nous chercher. M. Musset monta le premier, suivi de son guide ; M. Joly venait après ; j'arrivai en troisième ligne. Parvenus au haut de cette vaste croupe de glace, nous jetâmes les yeux autour de nous. Figurez-vous l'Océan en courroux et subitement glacé, vous aurez l'image du spectacle qui

frappait nos regards! A deux mètres de distance, baillait horriblement une crevasse dont l'œil n'osait mesurer la profondeur. De notre observatoire, le chaos se débrouillait. De Saint-Gaudens à la Maladetta, nous avions franchi tant de montagnes, descendu tant de vallons, qu'il nous avait été impossible de nous rendre compte d'aucune direction. Mais à présent tout devenait clair, la ligne de faîte se dessinait avec une parfaite netteté. Ainsi, peut-être, l'homme parvenu au sommet de la vie, terme de sa carrière, jette un œil plus clairvoyant sur les vérités débattues et trop élevées pour que d'en bas il en comprenne le sens et les rapports ; mais, au moment suprême, la lumière se fait dans ces obscurités, et le chaos devient l'ordre.

Ce spectacle est réellement beau, mais grave, effrayant; le cœur sent en frémissant, et le vertige compterait bientôt de nouvelles victimes si la raison ne vous commandait pas impérieusement de descendre. C'est là que M. Joly faillit payer cher sa hardiesse et son ardeur. Son pied manque une des marches si glissantes et déjà il roule dans l'abîme, lorsque le guide, m'arrachant des mains mon bâton ferré, le pique dans la glace, et, mille fois heureusement, arrête notre cher compagnon dans sa chute fatale. La stupeur était empreinte sur tous les visages, et ce fut avec un bonheur indicible que nous nous trouvâmes sains et saufs sous la rampe des glaciers. Ces ascensions provoquent des impressions profondes, vives, divines même; mais la frayeur y joue un trop grand rôle.

Aussi le souvenir de ce spectacle est infiniment plus agréable que la vue :

Et monté jusqu'au faîte, on aspire à descendre.

Monter est pénible, descendre est harassant. L'ascension attaque le haut du corps, la tête et la poitrine ; la descente brise le bas du corps ; c'est un véritable *crurifragium*. Nous fîmes halte dans les premières moraines pour sustenter notre estomac languissant et opérer la réduction de nos jambes brisées. Mais c'est plus la raison que l'appétit qui nous invita à déjeûner ; or, dans notre conviction que l'air vif de la Maladetta et la dépense énorme de forces nous donneraient une faim canine, nous avions emporté quantité de vivres, de bordeaux et de cognac, pour ne pas nous trouver réduits, les vivres manquants, à la triste nécessité de dévorer un ours. Mais la soif balançait la faim; elle nous brûlait le pharynx, et pour l'étancher, pas une goutte d'eau ! On peut croire, en vertu de l'axiôme : tout effet a sa cause, que puisqu'il y a de l'eau à l'Océan, il y en a à ses sources. eh bien ! cela est encore à démontrer. Le sol au haut des montagnes est d'une extrême sécheresse. et si tant est qu'il existe de l'eau de fusion, ce n'est point là qu'on la trouve. Elle s'infiltre dans les fissures des glaciers, pénètre dans les fentes des roches et n'arrive au jour qu'au bas des moraines. Mais ce n'est point la source la plus abondante; voici ce qui a lieu : sous l'influence de la chaleur, le dos du glacier s'exfolie, et sur ce plan incliné, des morceaux de glace, gros comme une prune, une noix, une pomme, glissent avec une

vitesse proportionnelle à leur point de départ, ils tombent avec force sur les premiers rochers d'où ils sont lancés au bas des moraines ; c'est là qu'ils se fondent lentement pour donner naissance aux divers torrents. Ce phénomène géologique est très curieux, même très dangereux. En arrivant près des sommets, ces morceaux de glace nous tombaient dessus drû comme grêle. Nos savants spontéparistes furent d'abord très ennuyés de cet imprévu ; le col d'un ballon fut même cassé par un de ces débris impertinents. C'était à croire que la reine d'Espagne, prévenue de notre invasion, avait envoyé au-devant de nous une troupe de guerillas.

Nous nous soumîmes donc bon gré mal gré, pendant le déjeûner, au régime des sorbets et jetant dans nos verres en cuir les balles de l'ennemi, nous les envoyâmes se fondre dans notre estomac.

Nous retrouvâmes bientôt notre cher et digne savant que nous avions laissé sur les flancs escarpés de la Maudite. Nous examinâmes au microscope les corpuscules que son aéroscope avait recueillis. Les rares débris que nous aperçûmes étaient tous inorganiques ; grains de quartz, de feldspath, surtout de mica, en un mot les molécules intégrantes des roches de la montagne essentiellement granitique, mais pas un seul débri organique, encore moins des œufs d'infusoires et des spores de mucédinées. Cette analyse de l'air devait donner aux expériences faites plus haut une très grande valeur.

Nous rentrions à notre quartier général à une heure du soir, c'est-à-dire sept heures après le départ. Elles avaient été bien remplies! Arrivèrent bientôt les touristes qui avaient fait l'ascension du Néthou.

Eh bien! quelles impressions nous rapportez-vous? leur fut-il demandé. Une lassitude extrême ne leur permit pas de répondre. L'un d'eux, parti gras le matin, revenait maigre le soir. Ce fait physiologique, d'une entière vérité, s'expliquerait par la fonction très active de la respiration qui avait brûlé une partie de son tissu adipeux. Quelques cordiaux alcooliques, administrés à haute dose, leur rendirent bientôt l'usage de la langue ; mais leur relation fut très brève et les mots de *pont de Mahomet*, souvent répétés avec exaltation, nous firent craindre un instant qu'ils ne se fussent faits musulmans. Il n'en était rien : c'est qu'ils étaient encore sous l'impression de la frayeur qu'ils avaient ressentie en passant sur une façon de pont, dit Pont de Mahomet, parce qu'il est jeté comme un *rasoir* sur un abîme insondable.

VI.

Quand les forces furent à peu près reprises et les esprits revenus de leur frayeur, chacun s'apprêta au départ, qui se fit sans regret. Les docteurs mirent dans leurs caisses les ballons pleins d'espérances Ils emportaient encore de l'eau de neige, de l'eau de glace, de l'eau des lacs, de l'eau

des torrents, même de l'air de la Maladetta et de la Rencluse; par-dessus leurs flacons, ils couchèrent un herbier où je distinguai, à côté de la Renoncule des glaciers, l'Aconit Napel, jadis si cher aux époux pour se débarrasser de leurs épouses, et l'Aconit Anthora, si cher aux épouses pour donner la réplique à leurs époux.

Imminet exitio vir conjugis, et illa mariti (*Ovide. Metam.*).

(Traduction) .....Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre...

Ils pavèrent aussi leurs poches multiples de fragments de roches ; granite pur sang de la Maladetta, pegmatite du Néthou, anhydrite de la Rencluse, etc., etc. L'un d'eux vida même gratuitement sa gourde pour y mettre... un énorme triton ou Salamandre. Si le temps l'eût permis, ils auraient dévalisé la montagne. Rien n'est voleur comme un savant. Faut-il les en accuser?

Qui de nous, au printemps de sa vie, n'a pas été un peu collectionneur ? Oh ! vous qui en douteriez par un déplorable oubli, regardez dans vos tiroirs mystérieux, dans vos livres de jeunesse et surtout dans votre cœur; vous y trouverez, je n'en doute point, quelque fleur ravie, quelque mèche de blonds ou noirs cheveux, que sais-je?... Peut-être un gant dépareillé, un ruban de soie, jadis ceinture, puis un nom dont le son vous parut d'une ineffable harmonie. Illusion charmante ! chaste fille des pures amours ! Tous ces larcins, tous ces chiffons étaient pour vous empreints du parfum de la main qui vous les donna ; et de vos yeux coulait une larme d'amour aussi pure qu'une goutte de rosée sur l'églantine en fleur. Eh bien!

science est poésie ; elle est aussi amour. Toutes ces fleurs ravies à la plaine, au vallon, à la montagne, ces débris de roches, ces insectes aux ailes diaprées, tous ces mille et mille vols qu'il fait à la nature aimée seront pour le savant autant de jalons qui l'aideront à remonter le cours de sa vie. Il va mendiant, dans l'immense nature, une émotion à tout bourgeon, à tout oiseau, à tout rayon, à tout murmure. Où donc est le mal de mendier et de voler ainsi? La vie du savant naturaliste est un printemps où son âme butine, et sous chaque parcelle de son butin, couve un souvenir, une idée, une émotion dont le charme l'accompagne jusqu'à la tombe.

Et moriens, dulces reminiscitur Argos.

Qu'on pardonne à mon *Eté de la Saint-Martin* cette effluve printanière, et reprenons notre départ de la Rencluse.

VII.

Il s'effectua sans regret comme sans joie; la lassitude paralyse le corps et l'esprit; et il ne nous fallut rien moins que les commotions électriques d'un violent orage pour réveiller en nous la sensibilité émoussée. A peine mettions-nous le pied dans la Plaine des Etangs (les montagnards appellent *plaine* ce que nous appelons montagne) que le ciel s'assombrit tout à coup pour nous faire les honneurs d'un *éclairage aux éclairs*.

Le tonnerre grondait avec fracas, et son bruit, répété par les échos majestueux des montagnes,

se perdait en lointains mugissements. Si le Génie antique a fait de l'écho une mignonne Déesse, à la bouche fine, d'où sort une langue un peu trop longue, c'est qu'assurément cette croyance n'a pas pris naissance aux monts Thessaliens ! Si je devais la peindre, c'est avec cent *bouches de canon* de siége que je la représenterais. — Que c'est beau ! s'écria un jeune touriste. Le son de sa voix ne trouva pas d'écho dans nos cœurs. La pluie tombait avec force, le sol, détrempé, devenait de plus en plus glissant, le danger naissait sous nos pas et menaçait notre tête. On ne rit plus dans de telles occurrences, on se compte. Par le ciel ! deux de nos compagnons manquaient à l'appel ! Oreille qui écoute, œil qui sonde, voix qui appelle, tout fut mis en usage. Notre inquiétude était vive et descendait déjà de la tête au cœur, lorsqu'un guide, envoyé en éclaireur, les découvrit au bas de la Penna-Blanca, sur les bords de l'Essera. Trois quarts d'heure après, nous chevauchions ensemble sous la pluie, au milieu des éclairs et d'un tonnerre infernal. Nos chevaux glissaient, baissaient leurs oreilles fouettées par le vent,

Et nous nous conformions à leurs tristes pensées.

Nous fûmes distraits de notre spleen par la vue d'un cavalier au costume bigarré, qui descendait presque au grand trot le Port de Vénasque. C'était un contrebandier espagnol qui fuyait devant le mauvais temps et surtout devant deux douaniers qu'il avait aperçus avant nous; le gibier n'aime pas le chasseur. La hardiesse de cet homme humilia

notre courage plus que timoré. Fièrement drapé dans sa cape aux cent couleurs, la tête haute, l'œil au guet, il descendait gaiement ces pentes abruptes dont il était connu. En passant à notre côté, il nous lança d'une voix grave son *buena noche, senores caballeros,* et s'évanouit comme une ombre. Nous apprîmes alors qu'il avait couché au milieu de nous à la Rencluse, sans que personne s'en fût douté. Nous montions toujours et nous songions aux dangers de la descente en France, surtout par un temps de pluie et d'orage; mais! changement de décor ! Sitôt le port de Vénasque franchi, le ciel de France brilla à nos yeux d'un éclat pur et serein. Pas de pluie, pas d'orage, du bleu au firmament, du bleu dans l'eau des lacs, de la lumière blanche; image fidèle de la vie ! Ici un cercueil qui sort, là un berceau qui entre ! La descente fut donc heureuse.

O France chérie, avec quel bonheur tes enfants te revirent ! Mais, crois-moi, n'abaisse pas la barrière qui te sépare de l'Espagne ! qu'il y ait toujours des Pyrénées !

Nous rentrâmes sans encombre dans la délicieuse ville de Luchon; il était nuit. Comme on s'était séparé avec regret, on se revit avec joie. Femmes, parents, frères et amis se donnèrent le baiser du retour, autre que celui du départ; car *l'absence est le plus grand des maux;* mais...

Voilà nos gens rejoints ; je vous laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leur peine.

VIII.

Quelques jours après, on pouvait voir, les uns à Luchon, les autres à Toulouse, les savants spontéparistes ouvrir leurs matras à expérience. Grave, même soucieux était leur front, comme s'ils tenaient entre leurs mains le sort de leur existence. Un microscope de Nachet était là, posé en juge, et c'est dans son œil qui voit l'infiniment petit, comme le télescope l'infiniment grand, c'est dans son œil qu'ils allaient lire leur sentence. Bonheur suprême ! toutes les infusions étaient peuplées de microzoaires et de microphytes, les monades y broutaient les Aspergillus et les Penicillium. Séance tenante, ils dressèrent un procès-verbal destiné à l'Institut de France, et dont voici les principales conclusions :

Il n'est pas vrai que l'on puisse toujours mettre en rapport, avec une substance éminemment putrescible, une notable quantité d'air n'ayant subi aucune altération chimique ni physique, et cependant impropre à provoquer les principes de la vie.

Il n'est pas vrai qu'au fur et à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère, la cause des générations spontanées diminue en effets pour disparaître dans les hautes régions glacées des montagnes. Il n'est pas vrai que les infusoires et les microphytes s'excluent mutuellement des infusions. M. Pasteur ne prouvera jamais le con-

traire; nous lui portons ce défi purement scientifique.

Mais il est vrai que la même infusion ayant subi une température de 100°, mise en contact avec de l'air naturel pris en tout temps et en tout lieu, même aux sommets des glaciers, est toujours féconde et autant que celle qui a subi l'action de l'air des plaines et des vallées.

Donc, la panspermie de Bonnet est un rêve et la semi-panspermie de M. Pasteur est une erreur; et jusqu'à preuve rigoureusement négative, la génération spontanée est une vérité.

Et moi j'ajoute :

MM. Pouchet, Joly et Musset, qui depuis cinq ans ont tant fait pour assurer le triomphe de cette vérité, n'ont pas craint d'exposer leur vie pour lui donner une preuve définitive En dépit des coteries académiques, la science impartiale leur en tiendra compte. Je les ai vus, s'oubliant au milieu des dangers, ne songer qu'à sauver une vérité compromise. Aussi, malgré les expériences qu'on leur oppose et même à cause d'elles, malgré la critique des ignorants ou de certains esprits droits, mais prévenus ; malgré les obstacles de tout genre dont on sème leur chemin, sûrs de leurs expériences si multiples et si consciencieuses, et fiers de voir avec eux tous ceux qui jouissent de la liberté de penser, ils attendent avec résignation le jour de la justice.

D'ailleurs, pourquoi la génération spontanée serait-elle une erreur scientifique? Ne songeons plus, si vous le voulez, aux Buffon, aux Humboldt

qui l'ont admise ; aux Richard Owen, aux J. Wiman qui l'admettent ; aux Mantegazza, aux Pouchet, aux Joly, aux Musset, qui la démontrent ; pensez et raisonnez. D'où vient l'homme ? d'où vient la rose ? d'où vient le ver de terre ? Tous viennent de Dieu. Quels étaient les germes d'où ils sortirent ? Dira-t-on qu'ils étaient semblables à eux ? Puisque Dieu a créé, pourquoi ne créerait-il plus ? Aurait-il cessé d'être le Dieu vivant et Providence ? Qui donc a vu la source de la vie et en a mesuré les limites ? Qui oserait affirmer, au milieu du fourmillement des mondes, que Dieu a fini son œuvre et qu'il se repose éternellement dans un éternel repos ? Pourquoi dire à Dieu, l'infini : C'est assez, rien de plus. Homme né hier et qui demain mourras, voudrais-tu juger du passé de l'univers et de son avenir par ton présent ? Pauvre seconde, qui mesures le temps ! Mais on insiste, et l'on dit : Voit-on de nos jours naître spontanément des animaux supérieurs ? Objection puérile. Voit-on aussi s'élever de nos jours des Alpes et des Pyrénées ?

Bien insensé, en vérité, et bien hardi serait celui qui prétendrait poser des bornes à la force créatrice et savoir que la matière cosmique a fini ses métamorphoses et complété ses révolutions dans l'immense univers ! Qui sait, au contraire, si du fond de l'infini ne s'avancent pas vers nous des phalanges de nouvelles constellations ? Hélas ! qu'est un infusoire à côté de ces mondes en formation que nous appelons des ~~planètes~~ comètes ? Ceux qui

accusent de rêve les spontéparistes, en vertu de quoi se croient-ils éveillés ?

Non, Jehovah n'a pas fait sa dernière œuvre à la sixième phase de la Genèse : je vois partout la vie en avant sous l'impulsion féconde d'un Dieu éternellement créateur.

Toulouse. — Impr. Ph. Montaubin.